

pris la fuite en criant sauve qui peut. Ce n'est pas tout, voilà que la fureur gagne dans les villages. Croiriez-vous que mon chien de fils est revenu en parlant d'égalité, de liberté, de fraternité ? J'espère le ramener, mais on m'a dit tout à l'heure qu'hier, au cabaret de la Foulotte—vous savez, tout au bout de Rouvray—on avait organisé un club. Ce sont des ivrognes. Quand ils auront cuvé leur vin, ils n'auront plus rien à dire.

M. de Rouvray écoutait avec surprise et non sans inquiétude. Les gazettes lui avaient appris que la révolution, une fois arrivée sur un point nouveau pour elle, allait vite comme le feu dans ses fureurs aveugles. Il appela un domestique.

—Qu'on aille tout de suite au château de Marginbault ! Il faut que Godefroy soit ici.

—Pour moi, dit le maître d'école, je vais un peu passer au cabaret de la Foulotte pour savoir si c'est bien sérieux. J'irai de là chez M. le curé, car il faut lui conseiller de se tenir sur ses gardes. Avertissez de votre côté le père Robin : c'est un fidèle celui-là.

—Guillaume, gardez-vous bien de vous montrer inquiet, faites semblant de ne pas croire à toutes leurs démonstrations de révolte.

—Comptez sur moi. Tous ces gueux-là sont venus à mon école. Ils verront que je suis encore leur maître.

Guillaume Ragois salua et partit.

Voici en quelques traits la physionomie de Rouvray au temps où s'ouvre notre histoire.

M. de Rouvray gardait encore en ses mains le sceptre du pays. Ce sceptre n'était dur à personne, car le baron avait un noble cœur, et on ne se plaignait de lui que pour le plaisir de dire du mal. Il souffrait beaucoup des progrès de la révolution ; mais, loin de l'abattre, les succès du peuple ranimaient son orgueil : à chaque défaite de la noblesse, il relevait la tête avec une sombre fierté. Godefroy, qui eût été humble dans la puissance, était comme lui fier dans le danger ; mais il était le seul de ses amis qui eût du caractère : tous les autres, faibles ou lâches, auraient volontiers abandonné les titres de noblesse inscrits sur leurs parchemins plutôt que sur eux-mêmes, si on leur eût laissé leurs châteaux, leurs terres, leurs prés et leurs bois.

Les richards et surtout les fermiers du pays s'étaient adjoints aux nobles, non pour laver des offenses ou pour défendre des parchemins, mais pour repousser les violences du peuple : ils craignaient le pillage, ils avaient peur des pauvres ; des bruits confus les avertissaient que tous les biens de ce monde seraient partagés, et ils aimaient mieux mourir pour le règne du roi que de vivre sous l'empire du peuple.

Après les nobles, les fermiers et quelques richards craintifs, tous les hommes du pays étaient républicains, les uns sans savoir pourquoi, les autres par irritation, ceux-ci par entraînement, enfin ceux-là par instinct pour les grandes choses, par sympathie et par dévouement pour les opprimés.

Le cabaretier de Rouvray avait formé un club dans la grande salle de sa maison : tous les soirs on y lisait les journaux, on y discutait les intérêts de la nation : les jours de fête on y chantait des hymnes patriotiques. Les clubistes étaient les gens les plus sages et les plus doux ; ils devaient devenir un jour les girondeins du lieu. Le cabaretier, aimé de tous pour ses élans de génie, demeurait le Mirabeau du club, en dépit d'un ancien notaire qui recherchait la gloire de conduire les hommes les plus courageux et les plus dévoués de son pays.

Les républicains par irritation suivaient la bannière jacobine

arborée par le fils du maître d'école, qui avait à venger des humiliations sans nombre : téméraire, audacieux, frénétique, il était devenu redoutable. Il avait sans peine ramassé dans la fange une troupe de mauvais drôles qu'il haranguait tous les soirs le plus grotesquement du monde ; son meilleur ami était un valet du château de Rouvray, que le baron avait chassé pour vol de jambons.

VIII.

Quand Godefroy arriva au château de Rouvray vers midi, tout le pays était en rumeur. L'église avait été saccagée ; on brûlait le confessionnal sous le portail en chantant *la Marseillaise*.

Godefroy remarqua avec surprise que les femmes étaient les plus intrépides ; elles dansaient en rond et chantaient en chœur.

Quoiqu'il fût menacé du regard et même du geste par tous les sans-culottes improvisés, il demeura durant quelques minutes à regarder leurs actions sacrilèges. Le fils du maître d'école présidait bruyamment ; déjà il avait parlé en chaire avec l'éloquence entraînée, quelles que soient ses formes, des hommes soudainement convaincus.

Ce qui frappa surtout Godefroy, ce fut un homme qui se tenait à distance, et qui regardait froidement le spectacle animé qu'il avait sous les yeux. Le jeune comte reconnut le zingaro, car il l'avait aperçu la veille au château de Rouvray.

Il alla à lui :

—Que fais-tu là ?

Le bohémien leva fièrement les yeux sur Godefroy, comme pour lui demander de quel droit il l'interrogeait ainsi.

—Eh bien ! reprit Godefroy d'un air plus amical.

—Je regarde et j'écoute.

—Retournes-tu au château ?

—J'attends.

—Est-ce que tu vas te mêler à tous ces brigandages ?

—Peut-être.

—Je croyais que les bohémiens étaient d'honnêtes gens qui se contentaient de détrousser les passans dans la forêt quand les ressources manquaient.

—C'est l'histoire éternelle de ceux qui ont faim. Si vous avez tant de place au soleil, vous autres, c'est parce que vous détroussiez galamment tous ces pauvres diables qui font là un beau rêve, mais qui se réveilleront.

Godefroy se mordit les lèvres.

—Ah ! drôle, avise-toi de reparaître au château !

—Dans une heure.

—Je t'y attendrai.

Disant ces mots, Godefroy éperonna son cheval ; mais à cet instant le fils du maître d'école vint à sa rencontre.

—Vive la république ! lui cria-t-il avec enthousiasme.

—Vive le roi ! cria Godefroy.

Le jeune sans-culotte saisit la bride du cheval, et ordonna à Godefroy de descendre " pour comparoir devant le peuple et lui rendre compte de ses paroles outrageantes."

Sibbecaï leva hardiment son grand couteau de chasse et dit au jeune comte :